Des Foulbé du Mali et de leur Culture

par Ahmadou Hampaté Ba

Les Foulbé ou Peuls forment une des plus grandes ethnies habitant l'Afrique au sud du Sahara, de l'océan Atlantique à l'océan Indien.

Blancs parmi les noirs, et noirs parmi les blancs, ces hommes aux yeux clairs et au teint bronzé comme des Yéménites sont un produit d'un métissage qui n'est pas encore défini de manière irréfutable. Une chose est certaine : les Peuls sont des métis avec une prédominance nette de sang sémite ou hamite et peut-être les deux à la fois.

Ils se nomment eux-mêmes « Fulbe » qui fait au singulier « Pullo ». Ce nom est tiré de la racine verbale « fullude », couvrir de poussière, à moins qu'il ne le soit comme l'a supposé Maurice Delafosse du nom « Ful », vocable connu de la *Bible*.

Quoi qu'il en soit, le peuple peul qui compte près de six millions d'êtnes, est dispersé dans la savane africaine de l'est à l'ouest, sur une longueur d'environ six mille km.

Voici quelques noms qui ont été donnés aux Peuls:

Les Français les appellent « Peuls » ou « Peulhs ».

Les Allemands: « Ful ».

Les Haoussa et les Anglais : « Fulani ».

Les Arabes : « Fulata », « Fellata ».

Pour les Djolof et les Sérère, ce sont des « Tukulor » ou « Toucouleur ».

Quant aux sobriquets, les Peuls en sont entre autres affublés de : « ndyobi » qui veut dire frêle ou « kelenke » qui signifie solidement ceint par la ceinture. Ce sont les Peuls eux-mêmes qui se sont donnés ces sobriquets. Les Bambara du Mali les nomment « Fulakenin » : petit bonhomme de Peul, gringalet.

Les Peuls en retour disposent de mille et un sobriquets qu'ils donnent à ceux qui les baptisent par dérision. C'est ainsi que si un Bambara interpelle un Peul en l'appelant « Fulakenin », le Peul lui rétorque : « Plaît-il » « tan demoru » ? C'est-à-dire : fils de chimpanzé. Quoique méchantes parfois, ces plaisanteries ne tirent pas à conséquence. C'est la loi dite « sanankunya ». Elle permet, en Afrique occidentale, aux divers groupes ethniques de se « mettre en boîte » sans façon ni considération aucune. Les ethnologues ont dénommé cette coutume « parenté à plaisanterie ».

Elle constitue une loi qui fait que les peuples, les familles ou deux individus peuvent se divertir les uns aux dépens des autres et se dire des vérités dures, sans que cela puisse être considéré comme un affront et moins encore comme manifestation de mépris devant entraîner de graves incidents.

C'est ainsi que, s'inquiétant de connaître l'origine des Peuls, les Bambara du Mali racontent ce qui suit. La version que je rapporte est celle de mon ami Sado Diarra, chef de village de Yérémadio, près de Bamako.

« Les Peuls, dit Sado Diarra, sont un surprenant mélange. Fleuve blanc au pays des eaux noires ; fleuve noir au pays des eaux blanches, énigmatique peuplement que de capricieux tourbillons ont amené du soleil levant et répandu de l'est à l'ouest presque partout. En pays noir les voici semblables à des fourmis destructrices de fruits mûrs, s'installant sans permission, décampant sans dire adieu, race de voltigeurs volubiles, sans cesse en train d'arriver ou de partir, au gré des points d'eau ou des pâturages... »

Pour donner la réplique aux Bambara, les Peuls définirent ainsi leurs amis : la trame en est de Kourka de Wourouguiya, dans le Macina :

- « Qu'est-ce qu'un Bambara?
- « Un homme que Dieu tailla hâtivement dans un tronc peu précieux. En quelques coups de hachette, voici le bonhomme bambara sorti de l'atelier avec une tête plate comme un panier à vendange renversé, un nez écrasé comme une tartine piétinée. Condamné à porter une houe sur l'épaule et un fagot de bois sur la tête, le Bambara est l'homme dont la vie s'écoulera entre son poulailler fétide et la termitière qui pue. Moustache drue, barbe bien dure, les poils rêches du Bambara sont toujours jaunis par la fumée ou le tabac. Poche bourrée de chiffons, sacoche bondée de fétiches, l'esprit du Bambara pur sang siège plus dans sa ganache que dans son cerveau. Fils de Nia et de Niélé, mangeurs de graines pourries du Néré « Ini segue nteri » : « Salut, mon ami ! »

Laissons là Bambara et Peuls se décocher des flèches et demandons aux Européens qui s'y intéressèrent ce qu'ils pensent des Peuls.

Les origines

En fait, les 25 ou 30 auteurs européens, spécialistes ou amateurs des questions peules, sont loin de tomber d'accord dans leurs conclusions.

Quelques auteurs, peut-être frappés par la beauté physique des Foulbé, ont voulu les faire venir de Polynésie, étayant leurs hypothèses par des analogies linguistiques. Cette thèse fut considérée comme parfaitement fantaisiste voire absurde par certains autres. Parmi ceux qui contestèrent aux Peuls une origine océanienne, il y en a qui leur assignèrent une origine berbère, remontant aux Sémites, par une chaîne dont quelques maillons sont introuvables. « Doucement! » s'écrièrent d'autres encore, qui pour être très hardis n'en sont pas moins convaincus et décidés à convaincre. « Les Peuls? Vous n'y êtes pas! Ce sont irrévocablement des purs et parfaits Libyens, directement issus des légionnaires romains! » A toutes ces hypothèses, il faut ajouter la version qui fait des Peuls des Berbéro-Ethiopiens. Et enfin, pour coiffer le tout, je vous signale l'hypothèse émise par des lettrés musulmans qui pour mieux courtiser les Peuls en font des cousins germains de Mahomet.

Mais il y a contre cette version qu'on ne peut imputer au compte des spécialistes européens, la diction des Peuls Burure (Peuls de brousse, pasteurs) à ne pas confondre avec les Peuls Bororo, Peuls du clan Bâ. Ils détiennent une généalogie dépassant très largement Oqba, l'ancêtre arabe supposé avoir engendré les Peuls. Peut-on être plus vieux que son engendreur? Pour moi cette dernière hypothèse est un effet de la foi des croyants qui dans leur excès de zèle, se permettent beaucoup de choses. Ils se laissent doucement ou violemment aller à tout ce qui peut redorer leur qualité musulmane. Je n'exclus pas cependant la possibilité d'une descendance arabe chez une poignée de Peuls, perdus dans la masse. Il y a en ce moment en Afrique noire une colonie importante de métis européens, nés de femmes noires. Quelques métis lybano-syriens y sont engloutis. Ils sont cependant eux aussi considérés comme métis européens. Et par Européens j'entends toutes les races qui peuplent l'Europe et non seulement Français ou Allemands. Ce qui est vrai pour ce phénomène des métis actuels est vraisemblable pour les métis peuls passés. On peut donc admettre parmi les Peuls une descendance arabe, et même romaine.

Nous avons en définitive un ensemble de plusieurs hypothèses pour éclairer notre recherche de l'origine peule. Sans vouloir enlever à ces constructions leur côté de vraisemblance, j'avoue qu'elles ne me donnent pas entière satisfaction. Je les considère comme des chausse-trapes à travers lesquelles il faut circuler prudemment pour ne pas s'enferrer.

En attendant que des méthodes linguistiques éprouvées soient employées et que des spécialistes peuls collaborent eux-mêmes avec les spécialistes européens, que l'anthropologie secondée par l'archéologie vienne au secours des chercheurs pour dénouer le nœud compliqué tressé sur l'origine des Peuls, tentons de connaître ce que pensent les intéressés eux-mêmes de cette énigme.

Si vous me demandiez de vous situer par longitude et latitude les pays des Peuls et de vous en décrire l'aspect, vous me mettriez dans un gros embarras. Pourquoi ? Parce qu'une bonne genèse débute par : « Au commencement il y eut ceci, il y eut cela... » et la narration situe le lieu où la création fut opérée. Et le lieu devient l'habitat, le terroir de la créature.

Hélas! on ne pourrait en dire autant de la création des Peuls. Pour eux la formule serait toute autre. Elle pourrait être ceci :

- « Il y eut des Blancs. Il y eut des Noirs. Et les Blancs virent que les Noires étaient belles.
 - « Et les Blancs dirent que les Noires étaient bonnes. »

Et de là, les Peuls furent procréés. Et les Peuls apparurent entre les deux races comme une aurore imprévue entre une nuit et un matin d'un jour non daté.

Ils furent, au gré de mille circonstances historiques plus ou moins bien définies, éparpillés comme des feux follets dans tous les coins de la savane africaine, de telle manière qu'ils y sont aujourd'hui « partout présents mais domiciliés nulle part ».

Il n'y a aucun doute : les Peuls ont oublié et peut-être qu'ils n'ont jamais connu d'où ils étaient et qui ils étaient.

Heureusement pour eux que s'ils ignorent la source de leur sang et leur terroir d'origine, ils savent qui « ils sont devenus ».

Et cette idée force leur tient lieu de généalogie et de patrie et surtout un motif de lutte pour vivre et se classer.

« Fula baa yere don » c'est-à-dire le Peul se connaît — c'est un adage populaire bambara qui le dit.

Tantôt opprimés et dispersés en diaspora ou fixés par force dans des lieux de concentration; tantôt oppresseurs dévastant tout sur leur chemin, tantôt humbles convertis, tantôt fanatiques et fougueux convertisseurs à l'Islam, les Peuls sont fiers d'une fierté qui frise l'orgueil.

Capables d'amitié et de dévouement jusqu'au sacrifice de leur âme, ils ne souffrent pas longtemps d'être dédaignés. Le moindre mépris peut allumer leur colère, laquelle est prompte à déclencher l'action de leur lance rapide et sûre.

Capables de s'effacer totalement, quand on les ménage et les honore, ils s'imposeront soit avec la violence d'un ouragan ou la subtilité d'une quintessence, quand on tente de les écarter brutalement.

Ils ne connaissent pas de frontière politique par le fait que vivant en diaspora, ils se trouvent partout.

Seule la nature a su imposer des limites à leurs pérégrinations.

Ils se gardent d'aller au Sahara où leurs bestiaux mourraient de faim et de soif, comme ils ne descendent pas dans les forêts tropicales où les mêmes bêtes seraient piquées par la mouche tsé-tsé et noyées par les grandes pluies du sud.

Avant de se sédentariser en partie et fonder des pouvoirs politiques et militaires vers 1400 avant J.-C., les Peuls avaient des patriarches chargés du sacerdoce qui tenait lieu d'administration.

Leur religion était un culte du bovidé. Au Mali le peuple peul ou « Pulaaku » est constitué par quatre grandes tribus, à savoir : Diallo, Bâ, Sidibé et Sangaré. Chacune de ces tribus a donné des sous-tribus.

La tribu Diallo a donné : Dial, Ka, Kane, Soufountera.

La tribu Bâ a donné : Ball, Bache, Bakh, Baldé, Nuba, M'Baké, Diaguité, Diagayété, Boly.

La tribu Sidibé a donné : So.

La tribu Sangaré a donné : Bary.

La vie collective est très intéressante chez le Peul. Elle permet de voir comment ce peuple de quatre tribus au départ s'est multiplié et a créé, à l'image des traditions africaines, des castes et des classes.

Ils sont arrivés à fonder des grands empires, organisés solidement dans leur armature économique et politique.

En se sédentarisant ils perdirent de la pureté de leur pigmentation mais s'enrichirent au contact de nouvelles traditions

C'est ainsi qu'au Macina 1 que nous connaissons parfaitement bien, ils purent, en partant des notions locales existantes, établir des lois de la propriété foncière.

En un mot, ils y ont remanié leurs traditions et celles de leurs administrés et s'en sont servi pour étayer les éléments de la jurisprudence de leur empire théocratique à base islamique.

^{1.} A. Hampaté Ba et J. Daget, « l'Empire Peul du Macina », Paris, 1962.

Il y eut des royaumes peuls un peu partout : au Fouta Toro, au Fouta Djallon, au Macina, au Bakhounou, dans le Djilgodji, au Liptako, au Nigéria, au Cameroun, etc.

Au Mali, sur une population de quatre millions d'habitants formée par vingt-deux tribus, les Peuls comptent 600 000 âmes.

Ils sont près d'un million en République de Guinée.

En Afrique occidentale, au Mali, en Guinée, en Côte-d'Ivoire, en Haute-Volta, au Niger, au Dahomey, au Sénégal, et en Mauritanie, il y a 3 millions de Peuls.

Partout les Peuls ont manifesté le génie de leur race soit en fondant des institutions sociales, politiques et religieuses, soit en s'adaptant, quand ils sont les moins forts, aux us et coutumes de leurs hôtes ou administrants.

Ils ont pu grâce à cette souplesse de leur compréhension des évémements, s'entendre avec tout le monde et, si aucune compromission n'est possible, bagarrer durement ou émigrer au loin.

C'est ce fait psychologique et historique à ajouter aux nécessités de nourrir leur bétail qui justifie leur présence partout dans la savane africaine et partout animés du même esprit.

Le plus grand différend qui existe entre les Peuls et leurs hôtes autochtones, c'est un différend aussi vieux que le monde. C'est celui qui oppose toujours l'agriculteur au pasteur et dont l'origine peut être ramenée à Caïn et Abel de la *Bible*.

Et pourtant chez les Peuls, les obligations morales ne concernent pas uniquement les individus du même clan. Elles s'étendent à toute la race et même au-delà à tous les enfants d'Adam et même aux animaux qui ne sont pas nuisibles à la vie de l'homme.

Tous les fils d'Adam sont comme un seul homme. C'est de cette unité originelle que les Peuls tirent leur loi pour étendre leurs obligations morales à tous le genre humain.

Nous demandâmes un jour à notre Gourou, notre Saint Maître Tierno Bokar, le Sage de Bandiagara ², quel est le portrait d'après lui de l' « insaanil kaamil », l'homme parfait, l'être réalisé.

Il nous répondit avec ce sourire qui rendait son visage si céleste et à la fois si humain, et si près des pauvres :

^{2.} A. Hampaté Ba et M. Cardaire, « Tierno Bokar, le Sage de Bandiagara », Présence Africaine, 1957.

- « C'est l'homme qui peut désapprouver mais qui ne déteste jamais. Il cherche en chaque homme ce qu'ils ont de commun, en vue de bâtir sur cela l'entente qui rend le commerce humain si humain, si agréable et si productif.
- « Il sait comprendre les autres et il sait comprendre ceux qui ne l'ont pas compris.
- « Son front brille de loyauté. Son dos est éclatant de probité, sa droite reluit d'honnêteté, sa gauche étincelle de véracité.
- « Il est fidèle à ses engagements, fidèle à ses amitiés et fidèle à la parole donnée ».

La parole étant la plus merveilleuse et aussi la plus dangereuse des cadeaux que Dieu nous ait faits, l'homme sage ne déclenche sa parole qu'avec soin et mesure, et surtout avec prudence.

Les ancêtres des Peuls

Quand on parle des ancêtres « peuls » on ne peut que rapporter des mythes et des légendes historiques. Entre autres traditions, il y a des Peuls qui font venir leurs ancêtres du Yémen, d'Egypte et de Tor. Ce dernier lieu serait un mont du Proche-Orient que des auteurs laborieux ont identifié avec le Sinaï.

Quoi qu'il en soit, les Peuls ont nomadisé durant des siècles, divisés en trois grands groupes, s'adonnant chacun un élevage particulier et ayant un animal comme symbole sinon comme dieu.

Il y eut et il y a aujourd'hui encore les « Na'inkoobe » qui n'élèvent que des bovidés ; ils eurent comme animal sacré un taureau.

Les « Baalinkoobe » qui n'élèvent que des ovins : ils eurent comme animal sacré un belier.

Et enfin les « Be'inkoobe » qui n'élèvent que des caprins. Ils eurent comme animal sacré un bouc.

Une légende veut que les Peuls aient habité un pays florissant où il y avait des naissances humaines en grande quantité contre une mortalité insignifiante. Le cheptel était doublé chaque année. Ce pays dont la ville la plus importante s'appellait « Yooyo ». Des malappris parmi les Peuls violèrent un jour la coutume. Et « Geno », le Dieu Eternel des Peuls se fâcha et Il maudit le pays à cause du péché qui y fut commis et qui l'avait offensé. Les beaux pâturages se transformèrent en brins secs. Les mares devinrent des marécages bourbeux. Et les cours d'eau tarirent. Et les arbres se desséchèrent. Et les montagnes furent pelées. Ce fut la désolation totale. Le pays devint celui de la

mort. Les Peuls fuirent vers des régions plus clémentes. Mais depuis, consciemment ou inconsciemment, parce que beaucoup ont oublié leur histoire, les Peuls, surtout les femmes, continuent à mentionner le nom de « Yooyo » — leur Paradis perdu — dans les lamentations qu'ils poussent chaque fois qu'un malheur les frappe.

Pour ce faire, ils placent la main droite sur le front de manière à se couvrir les yeux, ou ils posent les deux mains sur le sommet du crâne, et poussent le cri rituel : « Yooyo! Yooyo mi boni! » qui peut se traduire : « O! Yooyo à moi, je suis abîme! ».

Un des ancêtres des Peuls connus est « Bu Toorin ». Il serait descendant d'un personnage important d'une fraction de Sémites qui, au lieu de rejoindre la Palestine au moment du retour des enfants d'Israël sous la conduite de Moussa (Moïse), se serait enfoncés dans l'Afrique noire. J. L. Monod fixe l'événement en 370 avant l'ère chrétienne.

Une chose est certaine, des Juifs ont pénétré très tôt le pays actuel du Mali. On se souvient de cela au Macina et particulièrement à Dia et dans le Ouagadou. Il existe encore en Mauritanie une tribu qui continue à s'appeler Bani-Israël. Donc on peut supposer en attendant que des preuves scientifiques viennent confirmer ou infirmer la légende, que tout au moins une fraction des Peuls et des Maures ont pu avoir du sang juif ou du sang judéo-syrien. Bu Toorin engendra six garçons :

1. Helleere

3. Sorfoy

5. Agna

2. Mangay

4. Eli Bana

6. Tooli-Maga

Tous les Peuls rouges du Sénégal, c'est-à-dire du pays appelé Toro en souvenir de Tor d'où les Peuls étaient venus, tant ceux de la vallée du Waalo que ceux de Dyeeri — haute brousse — tous descendent de Bu Toorin par un de ses six garçons. On ne parle pas des filles de Bu Toorin. Il est curieux que dans la *Bible* non plus, on n'ait pu nommer les filles d'Adam.

Voici un spécimen de généalogie. Il m'a été récité par Molam Gawlo de N'Diayenne au Futa Sénégal. Il le déclame à l'occasion des fêtes ou pour plaire simplement. C'est une chose apprise par cœur et qui se transmet avec le sérieux d'un sacerdoce de père en fils.

- « Bu Toorin, l'homme de Toro dont les arrières-arrières-ancêtres étaient venus du soleil levant, se maria. Il se maria au pays de Noirs hospitaliers et parmi eux, les Noirs n'étaient pas ennemis des étrangers.
- « Dieu voulut et accepta, Bu Toorin engendra Helleeré son premier né. Il le consacra à Ham, divinité ou ancêtre de sa race.

- « Helleeré grandit. Helleeré prit semme. Helleeré engendra un mâle et il l'appela son fils Maani.
- « Les reins de Maani furent plus féconds que ceux de son père Helleré, mais moins prolifiques que ceux de son aïeul Bu Toorin.
- « Maani se maria. Maani engendra deux garçons : Andabi (prononcé aussi Annabi) et Dyakeeré.
- « Andabi fils de Maani, fils de Helleeré, fils de Bu Toorin, engendra, comme son père, deux mâles.
 - « Il les fit nourrir par d'autres seins que ceux de leur mère naturelle.
 - « Il nomma l'aîné Delo et le puiné Deedé.
- « Deedé va rééditer la semi-stérilité de son arrière-grand-père Helleré.
- « Delo grandit. Il se maria à plusieurs femmes mais il n'eut qu'un enfant mâle. Il nomma cet enfant Hammé.
- « Hammé, fils de Delo, engendra un garçon. Ce garçon fut malheureusement marqué par le sort.
- « Il naquit à un moment où une vache vêlait un veau de mauvais augure, où une tourterelle annonciatrice perchée sur une branche morte roucoulait un air lugubre, l'air de l'animal à la queue écourtée.
- « Le fils de Hammé fut baptisé Gilewel, un nom à forme diminutive et péjorative.
- « Gilewel grandit. Gilewel prit femme là où d'habitude les mâles de sa famille prennent leurs femmes.
 - « Gilewel engendra une fille. Il lui donna le nom de Fatumata.
- « Fatumata fille de Gilewel ne trouva pas de partenaire parmi les mâles de sa race, parce qu'elle portait un prénom étranger. Elle fut obligée d'épouser un étranger. Elle quitta sa famille pour aller s'attacher à celle de son mari. Elle engendra des fils et des filles. Mais ses enfants ne furent pas admis à sacrifier à « Geno ». Ils ne purent être pasteurs. Ils devinrent pêcheurs. Ils formèrent une nouvelle race, celle des Subalbé. Ils ont adopté la langue des Peuls et ils vivent ensemble au Futa-Sénégal. »

Ceci montre comment la généalogie et l'histoire sont à la fois mêlées et conservées à l'état oral dans des mémoires comme des rouleaux de parchemin dans des gaines en métal précieux.

Le cas de Fatumata Gilewel montre, par ailleurs, comment des rameaux fulaphones apparaissent et se greffent sur l'une des quatre branches mères du tronc peul.

Les traditions anciennes

Les Peuls ont conservé, surtout dans les légendes qui ont cours au Macina, le souvenir d'un peuple de géants qu'ils avaient trouvé dans les vallées qui parsèment la savane au sud du Sahara.

Dans le cercle de Bandiagara, chef-lieu du pays des Dogons et situé non loin de Monti où le Niger et le Bani confluent, on a conservé le nom du dernier géant connu dans le pays.

Il s'appelait Arambiya Soma. Et la race à laquelle il appartenait se nommait Donno.

Pour donner une idée de la force des Donno, on montre aujourd'hui encore de très grosses pierres qu'ils avaient fichées en terre pour marquer leur route.

On cite également qu'à la mort d'Arambiya Soma survenue à Bambara Marwdé, il poussa un cri qui fut perçu à Gilewel, Labou et Hooré Weendu soit 40 à 45 km à la ronde.

Les pierres fichées par les Donno furent nommées Telluwol.

Les Peuls ont également souvenance d'une autre race. Elle était naine et ses représentants se nommaient les Tellem. Ils habitaient au sommet de falaises. Les Tellem étaient les vrais autochtones du pays.

Les Donno et les Tellem ne vivaient pas en bons termes. Les premiers massacraient les seconds.

Si les Donno étaient physiquement forts et cruels, les Tellem étaient sorciers, magiciens malicieux.

Ils ne manquaient jamais de jouer à leurs ennemis des tours. Quand on est moins fort, dit un proverbe hérité des Tellem, il faut pour suivre, s'abriter dans une carapace faite de patience et hérissée d'astuces.

Les tribus peules venues du Bakhunu, du Baghana, de Mara et de Ouagadou ou d'Aoukar occupèrent la vallée du Niger et celle du Bani.

La zone d'inondation des régions du lac Debo et du Diaka offrit aux Peuls autant de pâturages qu'il leur fallait. Ils pactisèrent avec les habitants qui étaient là depuis la plus haute antiquité.

Les villages de Gourao et Dia devinrent vite deux grands centres sacrés, deux métropoles cosmopolites.

Si Gourao est la résidence de la déesse « Gaa », mère de tous les dieux d'eau du Mali, Dia fut l'école ésotérique, un Tsfat malien où « Krubenkhew », une déesse descendue du ciel, est vénérée sous forme d'une statuette masquée d'un voile blanc, statuette qu'on présente au peuple une fois par an, le dix du mois lunaire qui est le jour de l'an.

C'est à Dia également que se trouve l'étang sacré aux poissons merveilleux; les portes sculptées de vingt-deux motifs et surtout la pierre fichée au cimetière et entourée de douze tombes renfermant les restes de douze sages.

La disparition totale sous terre de cette pierre serait, croit-on, le signal de la fin du monde.

Les dieux nigériens reçurent amicalement « Tyaanaba », divinité peule, dieu du bétail.

Ce dieu, mi-homme, mi-serpent, était celui qui guida les Peuls jusqu'aux rives verdoyantes du Niger. Il les éparpilla de là au gré de l'Eternel « Geno » et des circonstances historiques.

« Gaa », déesse-mère des dieux d'eau, divinité des pêcheurs et des agriculteurs de la vallée du Niger, « Amma », dieu des falaises, patron tutélaire des Donno et des Tellem, avant de devenir le Dieu suprême des Dogon, et « Tyaanaba » pactisèrent. Et dès lors, la boucle du Niger devint le creuset où des hommes représentant les noirs bantous du sud de l'équateur, les noirs soudanais et les noirs guinéens se trouvèrent unis en un peuple.

Ce peuple se mit à adorer une triade composée des dieux qui sont :

- « Ma » symbolisé par un silure,
- « Sa » symbolisé par un serpent,
- « Wa » symbolisé par un oiseau.

Toujours aptes à s'adapter aux conditions ambiantes sans pour autant cesser d'être eux-mêmes, les inassimilables Peuls, toujours assimilant, vinrent se superposer à cette société sans pour autant se confondre totalement avec elle.

A la suite de travaux ésotériques pratiqués par leurs voyants et initiés, ils purent saisir et comprendre le sens caché du « Taalol tak-kaagol », le conte scellé, dont voici à peu près la traduction.

« Ouand vous aurez marché en tous sens

Et que finalement vous entrerez dans un pays médian

Entre deux régions contraires d'un même continent,

Pays où une rivière noine sera saillie par un fleuve blanc

Pour donner naissance à un grand épanchement d'eaux bronzées, Là mourra Tyaanaba,

Et là vous fonderez un empire

Et vous commencerez à posséder l'enseignement

Qui est caché dans votre « Tyumogal Fadda-ndaw »,

Le signe secret et sacré. »

Ce signe est représenté par deux triangles qui s'interpénètrent de manière à former sept cellules : six périphériques et une centrale.

De qui les Peuls tiennent-ils « Fadda Ndaw »?

Le vieux Gouro, un des plus grands savants en science ésotérique peule, un grand connaisseur de langage des étoiles et aussi un habile interprète des écussons des bestiaux gros et menus, qui vivait à Dia jusqu'en 1943, m'enseigna dans cette ville, quelque temps avant sa mort, une légende profonde à double sens.

Vers la fin de la même année, la même légende me fut enseignée par Aliv Essa à Moguère, cercle de Linguère, au Sénégal.

Au chapitre de cette légende intitulée : Qu'est-ce que les Peuls doivent aux oiseaux ?, il est rapporté le récit mythique que voici :

« Au temps de Suleyman bi Dawda (Salomon fils de David), notre ancêtre Elo Hammadi, premier né de Yaladi notre aïeul, roi de Yooyo, aida un couple d'autruches, l'une blanche comme du coton cardé et l'autre noire comme du charbon lavé, à s'échapper de l'autrucherie que le Roi Salomon avait aménagée pour plaire à sa femme, Gorgol Balgissa (tante Balguis) Reine de Wuro Saba, pays de Saba. »

Il serait trop long et plus que cela, je trahirais les lois des miens si j'exposais publiquement ce qui se mérite d'abord avant d'être entendu et qui ne s'enseigne que de la bouche d'un maître à l'oreille d'un pupille.

Mais je ne trahirais nullement le secret en vous disant que ce pantacle a des vertus nombreuses. Il se prête à des adaptations multiples.

C'est un signe universel, un réceptacle d'harmonies en rapport avec toutes les forces tutélaires.

Il favorise la ferveur. Il fait que Dieu exauce les prières, quelle que soit la religion de la personne qui l'utilise.

La fraternité musulmane Tidjani trouvera en « Fadda Ndaw », la graphie géométrique du grand nom de Dieu. Elle montera son chapelet de prière de manière à pouvoir y tracer le « Fadda Ndaw ».

Vous trouverez partout où les Peuls dominent un Wuro-Saba, un Akka, etc. Il en existe au Macina, dans le Djilgodji et dans le Liptako.

Le bœuf

On ne peut parler des Peuls sans parler de leurs inséparables compagnons, le bétail. Ils nous en voudraient énormément si nous le faisions.

Les Peuls classent les bêtes en trois grands groupes, pour respecter la triade traditionnelle sacrée :

1. les domestiques,

- 2. les ondins sauvages,
- 3. les terriens sauvages.

Pour les Peuls, cela va sans dire, la race supérieure parmi les bêtes c'est la race bovine.

Les bovidés sont répartis selon leur couleur. Il y a la blanche, la noire, la jaune et la rouge.

Ces quatre robes se combinent et donnent 16 variantes. En voici quatre comme exemple :

La blanche	1
La blanche aux taches noires	1
La blanche aux taches rouges	1
La blanche aux taches jaunes	1

Les 16 écussons constituent la base d'un oracle à allure géomantique. Le Saltigui ou Ardo, interprète d'aprés ces données en contemplant un troupeau au repos ou paissant dans un pré.

C'est là une des clés de l'attachement mystérieux que les Peuls ont pour leurs bestiaux.

En venant à l'Islam, les Peuls, comme d'ailleurs presque tous les Africains noirs, n'ont pas tout rejeté de leurs croyances et pratiques traditionnelles.

Tout ce qui ne ruine pas les cinq piliers de l'Islam et les six éléments de la foi « Imân » fut islamisé par les marabouts locaux, très au courant de la mentalité de leur peuple et très bons propagandistes de l'Islam.

Ainsi tous les demi-dieux peuls devinrent avec l'Islam de Rawhaniyya, et « Geno », leur Dieu Eternel, céda la place à Allah Taala.

Les interprètes des aspects, faits et gestes des animaux portent au Macina le nom de « Tyorinke », au pluriel « Tyorinkoobe ».

On peut constater et dine que la très grande partie de l'appareil magico-religieux chez les Peuls non islamisés repose sur l'aspect physique et le comportement journalier de leurs gros et menu bétail, bovins, ovins et caprins.

Ils ont donné à ces trois bêtes réunies un nom commun collectif : « dyawdi », qui signifie « fortune » aussi bien au sens moral que matériel et culturel.

Il serait intéressant de faire l'analyse du nom « Tyorinke ».

Ce nom est composé:

1. De la racine « tyo » qui est une interjection d'admiration;

- 2. De la lettre « r » qui est ici, à la fois, euphonique et signe extatique;
- 3. Enfin de la terminaison « inke » qui marque l'appartenance, dans sa forme du singulier.

Le pluriel fait « oobe ».

Ainsi « Tyorinke » signifie : celui qui appartient à la classe de ceux qui forcent l'acclamation des autres par les prouesses et la profondeur de leur savoir sur des choses cachées au commun des mortels.

Il y a une correspondance rituelle entre les quatre tribus peules et les quatre robes bovines.

Les Diallo sacrifient et officient quand c'est la robe blanche qui apparaît en thème géomantique et ce sont les Bâ quand c'est la robe noire.

Le tour passe aux Sidibé lorsque la robe manifestée est jaune et aux Sangaré quand elle est rouge.

Dans le même ordre d'idées, les quatre éléments mères, feu, terre, eau et air, sont répartis entre les quatre tribus par une analogie magico-religieuse.

Selon des marques que porte un bovin, un ovin ou un caprin, les Peuls l'entretiendront d'une manière ou d'une autre.

C'est dans cet ordre d'idées que le père d'un enfant unique n'égorgera jamais, et non plus ne laissera jamais égorger dans sa famille, une bête qui voit, marche et urine dans le noir.

Cette métaphore magico-littéraire a besoin d'être expliquée.

Une bête qui voit, marche et urine dans le noir, c'est toute bête mâle qui aura un cercle noir autour des yeux, des quatre pattes et du bout du membre viril.

Quand un animal hybride naît dans un campement, c'est pour les habitants, surtout quand ils sont nomades, un signe patent d'une calamité imminente qu'il faut conjurer.

Une telle naissance ne peut être qu'un signe de la colère de « Geno » et parce que quelqu'un aura commis un sacrilège, tel que copuler avec un animal ou commettre l'inceste.

Quand la colère de « Geno » se sera ainsi déclenchée, il faut pratiquer une cérémonie au cours de laquelle on brûlera sur un grand bûcher l'animal fatidique.

Les cendres seront entièrement ramassées et la place du bûcher creusée jusqu'à trois « tabande », longueur allant de l'extrémité du majeur à celui du pouce, les deux doigts écartés à fond.

Le tout sera mis dans un « akalawal », sorte d'arche à creuser, dans le tronc d'un des sept bois sacrés. Le tronc devra être coupé durant les trois jours blancs d'une lunaison. C'est-à-dire la 13°, 14° et 15° nuit d'une lunaison.

Si je devais, ne serait-ce que brièvement, vous parler de la conception des Peuls quant à un monde autre que celui où nous vivons actuellement, je dirais sans hésitation : ils pensent que la vie ne s'arrête pas à celle que nous vivons présentement.

Ils ont la notion d'un autre monde qu'ils appellent « Dyango », demain, et où habitent les ancêtres.

La dernière vie de l'homme va s'y dérouler. Demain sera supérieur à « Aujourd'hui », « Han'nde », que nous vivons, tout comme celui-ci fut supérieur à « Hier », « Keegnen » que nous avons vécu dans le ventre de notre mère.

L'homme — La femme

Le Peul a une taille moyenne de 1 m 70. Ses membres sont plutôt grêles, sa peau est cuivrée et parfois claire, comme elle peut être très foncée, selon le degré de métissage.

Peu fourni sur le visage, son système pileux est plus abondant sur le corps.

Chez la femme, la chevelure est très fournie et très noire. Ses attaches sont fines, les yeux clairs et l'arcature des sourcils régulière.

L'obésité est rare surtout avant quarante ans.

La maigreur des Peuls était si légendaire que les Bambara les appellent « Fula-Passanin », Peul maigrelet.

Les déformations physiques telles que proéminence abdominale, excroissance de la gorge, infirmité congénitale telle que aveugles-nés, bossus, ne sont pas fréquentes chez les Peuls.

Les albinos et le roux étaient des sujets recherchés autrefois pour des pratiques magico-religieuses.

Le borgne est chez les Peuls victime d'une appréhension de mauvaise augure comme il l'est chez les Mossi de la haute société. Un Peul surtout s'il est chef, fera tout afin qu'un borgne ne soit pas le premier à lui parler ou à lui serrer la main le matin au sortir du lit.

La femme peule est très belle, bien taillée et proportionnée.

Elle est de sa part l'objet de grandes marques d'amour et de déférence.

ABBIA

Voici ce qu'un prétendant désespéré a dit de sa bien-aimée trop pudique :

De mes yeux grandement ouverts Je l'ai aperçue à travers un léger voile, Le voile de l'aurore.

Je ne pouvais croire à mes yeux Que c'était elle.

Et pourtant c'était bien elle, Et pas une autre qu'elle-même.

Elle qui m'aime tant, Elle que j'aime tant et plus.

Je l'ai reconnue à sa taille fine, Fine à la manière de la taille de femelle-guêpe;

Je l'ai reconnue

A sa croupe ferme et arrondie en demi-lune, Croupe qu'elle balance en marchant Et qui balance tout son corps menu:

Et qui balance tout son corps menu; Je l'ai reconnue à sa bouche fine,

Garnie de dents blanches, Et fermée par deux lèvres sans épaisseur;

Deux lèvres minces,

Teintes en bleu comme un ciel pur;

Deux lèvres qui s'ouvrent

Et se ferment avec une grâce captivante.

Au moment où la complicité de la lumière, La lumière émise par la bouche jaune du soleil, Du soleil se levant, là-bas à l'horizon oriental,

Allait permettre à mes yeux

De s'enivrer de ses formes pures,

Comme un bébé s'enivre du lait des mamelles Gonflées toute la nuit.

La pudique!

Je ne puis la qualifier autrement,

Me dit : « Adieu ».

Elle s'esquiva câline,

Plus gracieuse que jamais.

Elle me dit:

La lumière du soleil trahit les amoureux,

Excuse-moi

Je t'aime.

DES FOULBE DU MALI ET DE LEUR CULTURE

Elle m'abandonna dans la plaine Et son absence incendia la plaine de tristesse. Et mon cœur et mes entrailles prirent feu, Ils se consumaient. Et moi, je mourrais En voyant la silhouette proprette de ma bien-aimée S'estomper dans la plaine, Plaine immense qui dévale Et l'avale. Elle partit comme part un mirage. Elle me laissa tout pantelant, dans les cendres, Tout mourant d'amour honnête, Tout mourant de désespoirs cruels. Je ne puis lui adresser aucun mot dur Par respect pour elle, Par respect pour la femme. Ma femme, ma tante et ma sœur sont femmes. J'espère qu'aux prochains crépuscules, Quand le grand ciel sera serti d'étoiles, Etincelantes comme des perles précieuses Ma bien-aimée reviendra. Elle reviendra asperger mes cendres D'une pluie fine, faite de ses larmes et de sa salive Dont la vertu me ressuscitera.

La femme peule est particulièrement coquette. Elle a beaucoup de traitements pour son corps. Elle a une coiffure savante et variée. Elle teint ses ongles en rouge avec du henné, « puddi ». Elle rehausse le teint de ses sourcils avec de l'antimoine, « fina ». Elle se lave à tout bout de champ. Elle se parfume chaque soir avant de se coucher.

Quelques femmes peules perforent leur cloison nasale. Elles y passent un anneau torsadé en or. Elles pratiquent également de minuscules trous tout le long du bord du pavillon de l'oreille. Elles les garnissent de petites boucles également torsadées en or ou en argent.

Quelques femmes se font de petits et très jolis tatouages sur le front, sur les tempes, sur les pommettes et aussi sous la lèvre inférieure.

Si l'excision des femmes est facultative, la circoncision des hommes est rigoureusement obligatoire. Elle a lieu le septième jour de la naissance, jour où l'enfant cesse d'être anonyme et reçoit un prénom.

Les Peuls convertis à l'Islam ont reporté l'opération de la circoncision à 7 ans et parfois un peu plus tard. C'est une influence islamique.

Une des plus graves injures qu'on puisse adresser à quelqu'un chez les Peuls et chez les Bambara, c'est de le traiter « d'incirconcis ». L'opération de la circoncision est toujours pratiquée par un forgeron. Elle est précédée d'une veillée, fête rituelle qui dure toute la nuit. Elle est suivie d'une grande procession des nouveaux circoncis après leur guérison.

La famille

La famille est très étendue chez les Peuls : elle est composée d'un groupe de personnes unies par un lien de sang ou ayant sucé le même lait et unies également par un cheptel portant le nom de « na'i » (bétail) ou « jawle » (richesse), le bovidé étant le signe de la richesse par excellence.

La première cellule, mais incomplète, de la famille a pour éléments le père et la mère. Leurs rapports secrets produisent le fils qui est l'élément complémentaire, indispensable pour réaliser le trépied sur lequel s'édifiera la race. Ce trépied symbolisera aussi bien le temps qu'il symbolisera les trois animaux constituant le cheptel : caprin, ovin et bovin.

Autour de ce noyau de 3 qui constitue la première cellule et en même temps un pivot social et religieux, tournent sept autres personnes parentes qui circonscrivent un cercle autour du noyau des 3. C'est le cercle de la fraternité dont voici les membres :

- a) les jumeaux,
- b) les frères de même père et mère,
- c) les frères de même père,
- d) les enfants des jumeaux,
- e) les enfants de deux frères ayant même père et même mère,
- f) les enfants de deux frères ayant même père,
- g) les enfants de jumeaux frère et sœur.

Le « hoggo » ou parc à bétail devient par extension la famille. Le nombre 1, unité inviolable symbolise le secret de « Geno » — Dieu Eternel qui de sa lumineuse et inaccessible demeure répand sa providence sur les « jawle », richesse dont le cheptel est la suprême manifestation.

Pour le Peul, cette fortune « une en trois » est créatrice de tout bien-être sur terre. « Geno », caché à la vue humaine, ouvre les vannes du ciel pour féconder la terre et faire croître l'herbe des prairies qui servira de nourriture aux « jawle ».

De ce qui précède, on peut dire que la société peule est fondée sur une organisation magico-religieuse dont la cellule première est comme nous l'avons déjà dit composée du père, de la mère et du fils. Cette organisation suppose une éducation établie sur des principes et de méthodes bien définies, qui n'ont point place dans cet article.

Les Peuls assignent à la vie humaine une activité complète de 66 ans. A partir de cet âge le pasteur cesse sa vie active. C'est cependant à 63 ans qu'il cesse officieusement, soit au neuvième septenaire de sa vie.

L'initiation

Je me dois de vous parler, dans la mesure où je la connais et sans dépasser les limites permises, de l'initiation peule. Je vais essayer d'entr'ouvrir pour vous la porte généralement close d'un sanctuaire sans édifice mais hermétique pour beaucoup. Je dois mes connaissances pastorales à Ardo Dembo Sow de Ndiela, cercle de Linguère dans le Djolof, au Sénégal. Quand je lui demandai de m'initier, il me demanda mon âge. « 42 ans », lui répondis-je. Sur quoi il répartit à haute voix : « 7 — 14 et 21 — 28 — 35 et 42. C'est bon », dit-il et il m'initia.

Dans tous les pays du monde, l'initiation est une cérémonie secrète, qui se déroule dans un lieu déterminé, où le récipiendaire est progressivement admis à la connaissance de certains mystères qui sont l'apanage d'une association, sociale ou spirituelle, à caractère plus ou moins religieux.

Parler d'initiation peule, c'est donc supposer que ce peuple a eu son culte propre, bien à lui, avant de venir à l'Islam qui est à l'heure actuelle sa confession de prédilection.

L'initiation aux choses pastorales se divise en trois grades, à savoir :

le grade du bouc — grade mineur;

le grade du bélier — grade moyen;

le grade du taureau — grade majeur.

Chaque grade compte onze degrés et l'ensemble forme 33 échelons dont le secret est scellé dans les 33 phonèmes qui constituent le squelette du parler peul.

La parole est mère de la prière et aussi celle de la magie.

A travers les légendes dont celle de Kumen 3, on retrouve des survivances précises d'une bôlatrie magique, tenant à la fois de l'Orient et de

^{3.} A. Hampaté Ba et G. Dieterlen, « Koumen », Paris 1961.

l'Afrique. Dans la légende de Kumen, tout tourne autour d'un bovidé hermaphrodite « Ndurbele », confié à la garde de deux diablotins liliputiens, Kumen et sa femme Foroforon'ndou. C'est encore un bovidé « Inaputia », celui-là produit d'un taureau et d'une jument, qui est le centre d'un autre conte didactique.

Partout où l'Islam, cette force spirituelle colossale avec laquelle il faut toujours compter, n'a pas ravagé les traditions et bouleversé les croyances ancestrales, le « lare » (pl. « lareji ») continue à être l'objet d'un culte fervent chez les Peuls.

Où les Peuls sont-ils allés chercher ce nom de « lare », si courant et si répandu chez les Peuls du Djolof et de la Casamance? Le mot n'aurait à mon sens rien de bien extraordinaire s'il ne désignait des demidieux préposés à la garde du parc, de la récolte, de la mare, etc. Est-ce la simple coïncidence? Où est-ce l'indice d'une relation entre Peuls ou ancêtres de Peuls et gens de l'Etrurie? En effet, en langue étrusque, le mot « lare » signifie « chef » et par analogie « dieu protecteur d'un lieu ou d'une institution ». Autant les « lares » étaient des dieux de nature mal définie chez les Romains, autant ils le sont restés chez les Peuls.

Le Dieu créateur, Maître suprême, a nom « Geno », c'est-à-dire l'Eternel. On l'invoque dans certaines circonstances par le vocable exclamatif « Dudari », c'est-à-dire celui qui n'a rien à redouter des conséquences de ses actes. Il est généralement réservé pour conjurer les méfaits de la foudre. Les « lareji » peuls ne sont pas des âmes des ancêtres ni des héros divinisés par les tribus. Ce sont plutôt des récepteurs de la puissance des forces occultes. Ces forces, une fois domptées peuvent être utilisées au moyen de paroles et de gestes appropriés.

Pour se défendre contre les ennemis visibles, l'homme a confectionné des armes. Mais avec quoi peut-il se défendre contre les forces cosmiques invisibles? « Geno » a tout créé par la parole. La parole seule peut servir d'arme contre toutes forces invisibles. C'est pourquoi, le « Gando » connaisseur peul, le « Silatigi » et le « Mbilejo » veillent jalousement sur le sens caché de la parole. C'est sur ce sens que repose tout le système. Pour se rendre compte de la force du verbe il faut se rappeler son empire sur notre état moral et intellectuel : une injure nous met hors de nous et peut déclencher la fureur qui se traduit par l'homicide ou le suicide. De même un chant d'amour, un discours, un mot tendre peuvent faire de nous d'autres hommes. Mais pour que le verbe soit un facteur occulte agissant, il faut qu'il soit monté selon des lois qui permettent de le manier utilement. Quand on dit « mot » il s'agit plutôt de « sons » dont les mots écrits ne sont que les signes.

Chaque son représente une force universelle. Les forces-mères sont d'un nombre très limité.

Le philologue trouvera dans la langue peule une matière abondante, un domaine étendu pour exercer son esprit. Mais pour l'initié, le parler peul ne sera pas un moyen d'expression, mais aussi une mine étrange et merveilleuse qui de galerie en galerie le conduira à un centre ou les sons de la parole se transforment en prières qui peuvent modifier le cours des événements.

Jadis, avant d'être admis dans la clairière où se donne la science de la parole et le mécanisme de son maniement, le jeune pasteur devait avant le 3° septenat de son existence prouver par un acte courageux que son cœur n'est pas facile à surprendre. Pour cela il devait, à coups de bâton, arracher une proie volée au troupeau par un des trois fauves : hyène, panthère ou lion. Et la nuit du 13 au 14 du quantième lunaire qui suivait son acte, le jeune pasteur porteur de la peau de la proie arrachée au fauve se présentait aux vénérables : « Silatigi », grand prêtre du culte, « Gando », connaisseur, son second et « Mbilejo », magicien, témoin des deux premiers. Il trouvera le « Silatigi » assis sur une peau de bœuf (un taureau de 11 ans), le « Gando » sur une peau de bélier de 11 mois et le « Mbilejo », assis à même la terre, tenant dans sa main gauche la peau d'un chevreau de 11 jours. Le jeune pasteur se présentera assisté de préférence de son oncle maternel, celui qui à sa naissance lui a donné une génisse.

Les trois vénérables poseront successivement les trois questions suivantes :

Le « Mbilejo », tapant sur la peau de chevreau dira avec force :

« Peul, d'où viens-tu? »

Le « Gando », tapant lui aussi sur la peau de bélier sur laquelle il est assis, criera, mais avec moins de force :

« Peul, où vas-tu? »

Alors, avec calme et douceur, le « Silatigi » dira en tapant doucement sur la peau de bœuf :

« Peul, qui es-tu? »

L'oncle maternel répondra en pointant l'index, les autres doigts repliés :

- « Le fils de ma sœur vient de l'Orient lumineux »,
- « Le fils de ma sœur va en Occident herbeux »,
- « Le fils de ma sœur est un Adam ».

Le « Silatigi » dira :

« Compte-t-il retourner en Orient? Quand, comment et pourquoi? »

Ces trois questions resteront sans réponse. Le neveu et l'oncle se contenteront de faire des gestes larges témoignant de leur ignorance et de leur impossibilité à donner une réponse.

Le « Silatigi », s'adressant à l'oncle du néophyte demandera :

« De quelle peau est revêtu ton neveu? »

« Il est revêtu de la peau de ... » et il prononcera le nom de l'animal arraché aux fauves.

Le « Silatigi » se lèvera et suivant la nature de la peau apportée par le jeune Peul, il lui commandera de s'asseoir soit à côté du « Mbilejo », soit à côté du « Gando », mais toujours derrière le « Silatigi ».

Alors, en neuf mois, le néophyte se fera initier aux mystères des quatre éléments : feu, terre, air, eau. Cette période correspond au nombre de mois qu'il a passés dans les entrailles de sa mère à prendre vie. Il subira en quatre périodes de 60 jours chacune l'enseignement sur les éléments et durant 27 jours il apprendra à connaître les 28 lieux magiques de la lune. On lui enseignera comment y adapter les substantifs : de la parole (entendre par substantifs : noms, adjectifs, pronoms et verbes). Et finalement, durant 3 nuits, 13 — 14 et 15 du quantième de la lune, le « Silatigi » donnera trois consécrations au néophyte. Et celui-ci prendra alors place, selon ses mérites, auprès de l'un des trois officiants. Il aura alors la clé du secret des 11 forces-mères qui se superposent et se neutralisent. On lui parlera de 5 sons mâles et des 28 sons femelles dont les copulations produisent la langue. Voici un aperçu du symbolisme des sons :

Le premier son mâle est « a », idée de force créatrice et protectrice dont le mystère est bien gardé, enfermé dans trois cercles, gardés par 111 puissances. « Geno », centre de ces cercles les remplit et fait en sorte qu'ils remplissent tout.

Pour manifester sa joie de revoir un être ou d'avoir netrouvé un objet perdu, le pasteur pousse le son mâle « a », en interjection. Pour éloigner l'ennemi symbolisé par le fauve qui vient attaquer le troupeau, le pasteur unira le son mâle « a » au son « debuti-gorkuti », c'est-à-dine hermaphrodite (y) pour faire « ay ». Ce son qui s'accompagne d'une certaine façon d'élever les bras et de les abaisser, créé la panique dans le cœur de l'ennemi.

Le son mâle « e » se rapporte au mouvement rapide. Il exprime la surprise. l'usage courant en a fait chez les Peuls une interjection de joie, mais parfois aussi un signe d'avertissement, de mise en garde.

Le son « i » dans le même ordre d'idées, symbolise la pointe aiguë qui s'enfonce dans la chair ou dans l'esprit, dans le sens bénéfique, il est un véhicule de la lumière qui jaillit en longs traits, ou il traduit

l'eau vivificatrice qui tombe en longues gouttes. Il est tantôt la pointe de feu qui guide l'égaré dans la nuit vers la lumière, tantôt le phare qui attire le naufragé vers le port.

Le son « o » incarne l'idée d'admiration. C'est un « appelant » à la richesse. Le berger le pousse pour faire avancer son troupeau.

Le son « u » correspond au gémissement, exprimant soit une douleur heureuse (enfantement), soit une douleur malheureuse (maladie), soit une douleur neutre (doute).

Il serait trop long de parler de tous les sons. Je vous citerai encore une image peule relative aux sons femelles (28) qu'ils appellent « battants » et que sept joints mâles tournent et retournent en tous sens.

A chaque son mâle sont destinés 4 sons femelles, et chaque groupe de 7 sons est attribué à un des 4 clans : Diallo-Bâ-So-Bari.

« Lootori », nuit précédant le jour de l'an, les 4 patriarches des 4 clans se rendent sur la place publique. Ils passeront la nuit entière à veiller, assis chacun sur une peau de bœuf différente, composant les 4 couleurs : blanche, noire, jaune et rouge. Les habitants se promèneront toute la nuit en cortège à travers les rues de la ville. Le matin de bonne heure, avant le lever du soleil, en une marche solennelle, les jeunes gens de 11 à 22 ans, montés sur des animaux ou marchant à pied, iront au bord de la rivière prendre un bain. Ils chanteront en chœur les cantiques de « lootori » dont voici quelques extraits :

Lootori lotoyo den nawre aga Lootori riw bone wati bernde suga!

Lootori howo wino wetata?

Lootori weti fa foyre buta,
Lootori bey men diajina bira,
Lootori baloy ndiuwri na ndiara,
Lootori eeral ana huuna wara,
Lootori olal luwe mum na mbara,
Lootori banewal ana huuna taawa,
Lootori wode men wulumaawe sewa.

Lootori lotoye-den lootori Lootori to diuggal kan'ge fen'ga, Lootori diuggal tardi run'ga!

Lootori nian'de lootori ndawa diwa.

ABBIA

Bain sacré : Allons nous baigner à l'étang du pasteur,

Bain sacré: Pour dissiper le mal et que nos cœurs ne se rouillent!

Bain sacré: Qui avait dit qu'il ne ferait plus jour?

Bain sacré : Il fait un jour baigné de lumière,

Bain sacré: Nos chèvres sont revenues se faire traire, Bain sacré: Nos agnelets dévalent vers l'abreuvoir,

Bain sacré: Le grand bovin blanc beugle en avançant, Bain sacré: Le grand bovin jaune a des cornes qui tuent, Bain sacré: Le grand bovin noir beugle bruyamment,

Bain sacré: Le bovin rouge écarlate n'est pas famélique.

Bain sacré: Allons à la baignade sacrée.

Bain sacré: Où un pieu cylindrique en or est fiché,

Bain sacré: Arrache le pieu en argent et va-t-en!

Bain sacré: Le jour du bain sacré, l'autruche s'envole dans les airs.

La procession se termine au centre du village, juste au moment où le disque jaune du soleil apparaît à l'orient. La foule se divise en quatre groupes, selon les patronymes. Chaque groupe en rang se dirige vers le patriarche de sa tribu, lui touche la main avec humilité puis salue successivement les trois autres patriarches. Les patriarches bénissent à qui mieux mieux la foule et l'asperge d'un philtre composé de plantes guérisseuses, mises en décoction dans l'eau recueillie à la première pluie de l'année révolue.

Cette tradition, belle et profonde, se perd de plus en plus. Les besoins des cités ont amené d'autres impératifs. Et sauf dans la brousse où les Peuls sont plus ou moins fixés définitivement et où ils trouvent vastes prairies et points d'eau, ces rites sont en voie de disparition complète.

Au Mali la tradition est allée se réfugier chez les Wodabé, Tolébé, Atta-Koliyabé, Issabé et Siwalbé, qui vivent parmi les Touareg dans la région de Meneka, Cercle d'Ansongo (Mali) et chez les Bororo, qui durant la saison sèche vont camper au bord de la mer Azim-Azim.

La langue

La voix humaine est considérée chez les Peuls comme un instrument de musique monté par Dieu. La plus haute manifestation du génie peul est sans aucun doute son parler. La langue peule est d'une souplesse de syntaxe, d'une richesse de vocabulaire et d'une abondance d'images telles que sa construction produit une musicalité tenant du prodige quand on sait qu'elle est due à un peuple analphabète, vivant dispersé sur des étendues considérables, en pleine brousse, parmi le bétail et non loin des fauves.

On distingue trois parties dans la parole, toujours cette triade qui devient une obsession chez les Peuls. Ce sont : « wolide, in'nde, golle », qui correspondent respectivement au mot, au nom et à l'action, c'est-à-dire le verbe.

Les initiés conscients du pouvoir magique de la parole, l'étudient profondément pour pouvoir la manier comme une machine magique pour en tirer les meilleurs effets.

Ils savent quand pousser un cri, quand utiliser la mélopée, quand chanter, siffler, quand clapper la langue ou simplement la faire mouvoir dans la bouche.

Ils scrutent les secrets du verbe qu'ils disent être scellés dans les sept pronoms personnels ci-après :

- 1er celui qui parle « Mi »,
- 2º celui à qui on parle « A »,
- 3e celui de qui on parle « O »,
- 4º celui qui parle au nom d'un groupe dont il fait partie et qui exclut celui ou ceux à qui il parle « Min »,
- 5º celui qui parle au nom d'un groupe dont il fait partie et qui y inclut celui ou ceux à qui il parle « En »,
- 6e ceux à qui on parle « On »,
- 7e ceux de qui on parle « Be ».

La langue peule est une des plus riches et plus musicales qui soient en Afrique noire. Son alphabet se compose de vingt-sept lettres dont cinq voyelles. Chaque voyelle peut être longue ou brève. Cet état est d'une extrême importance. Selon que la longueur est radicale ou vocalique, elle modifie l'étymologie ou la morphologie. Exemples :

- « Halde » : donner de la force,
- « haalde » : parler ;
- « hilde » : crier pour faire précipiter la marche du bétail,
- « hiilde » : induire en erreur, leurrer;
- « holde » : être démuni de vêtement,
- « hoolde » : couper, rogner, écorcher.

Quand l'allongement n'est que vocalique, sa valeur ressort de la morphologie.

Il y a une règle précise d'assimilation des voyelles.

Le Peul est très riche en diphtongues et triphtongues.

Les diphtongues terminées par ay — ey, ey, iy, oy, uy, indiquent dans beaucoup de cas une forme des verbes au futur ou une onomatopée pour sonoriser une narration ou régler une cadence.

Il y a trois catégories dans la forme de la racine :

- 1. la racine des substantifs,
- 2. la racine des verbes et de tout ce qui peut dériver du verbe, tels que les qualificatifs,
- 3. la racine qualificative.

Ces trois catégories de racines peuvent présenter trois formes :

- 1. consonne voyelle (c. v.),
- 2. consonne voyelle consonne (c.v.c.),
- 3. consonne voyelle consonne consonne (c.v.c.c.).

La variation de la première voyelle radicale d'une racine verbale trilitère, son allongement et le redoublement de la dernière consonne radicale, donne naissance à 20 dérivés infinitifs dont le sens sera différent de la racine donnée. Un exemple nous fera mieux saisir l'idée.

De la racine verbale « hal », idée de force, dont l'infinitif est « halde », donner de la force, on obtiendra, selon que la première voyelle sera : a, e, i, o, ö, (o ouvert) et u, (la marque de l'infinitif en peul est « de ») :

- « Halde » : donner de la force,
- « helde » : casser, briser,
- « holde » : être dépourvu de vêtements,
- « hilde » : pousser un hululement pour faire avancer des bêtes dans l'eau.
- « hulde »: avoir peur.

L'allongement des mêmes voyelles donne :

- « haalde » : parler,
- « heelde » : délaiter du beurre,
- « hiilde » : induire en erreur, leurer, tromper,
- « hoolde » : répercuter en parlant de l'écho,
- « höölde »: couper, rogner, écorcher,
- « huulde » : mesurer avec sa coudée.

Enfin, le redoublement de la consonne radicale donnera :

- « hallude »: tresser des franges,
- « hellude »: battre les mains en cadence ou gifler,
- « hellude » : cueillir les feuilles d'une plante appelée Kelli,
- « hillude » : s'intéresser à quelque chose,
- « hollude »: montrer,
- « höllude » : teindre en jaune un vêtement,
- « hullude » : tinter en parlant d'une cloche ou de tout autre instrument en métal.

Il y a une règle fixe pour identifier une racine verbale d'origine peule. Il suffira de rechercher l'infinitif du verbe puis le mettre à l'impératif. Si le sens peul n'apparaît pas, c'est que le mot est une forme archaïque à déterminer, ou il appartient à une langue d'emprunt, principalement l'arabe, le sérère, le soninké, le bambara, le mossi, le haoussa.

Quant à la règle de permutation des lettres, sans trop nous étendre là-dessus, nous citerons quelques exemples :

- « Ka » et « ha » : un nom qui au singulier commence par «ka » change « ka » en « ha ». Il y a bien entendu quelques exceptions.
 - « Kaaloowö » : parleur, fait au pluriel :
 - « haalööbe » : parleurs ;
 - « kooludo » : confiant, fait au pluriel :
 - « hoolube » : confiants.

Il en est de même du « pe » bilabial et du « fe » dentilabial.

- « Pullö » : Peul, fait au pluriel : « Fulbe »,
- « puydö » : imbécile fait au pluriel : « fuybe ».

Le genre n'existe pas en peul. Les noms sont rangés en classes, en voici quelques unes : « nde », « ndi », « ndu », « nga », « ngal », « ngel », « ngi », « ngu », « köl », « kun », « koy.»

Littérature et musique

Dans sa riche diversité, la littérature peule comporte des genres qu'elle affectionne plus particulièrement : l'épopée, la poésie pastorale, le conte et la satire.

Epopée

Avec quelle verve et quelques mimiques les conteurs professionnels ne narrent-ils pas les aventures héroïques de Gueladio Samba Yegui, de Gueladio Bayoboubou, de Gueladio Belal Bamma, de Poullori, le preux serviteur de Silamaka Ardo. Celui-ci fut le chevalier plein de pudeur et pur de toute peur. Le bruit de la foudre n'est que le roulement des tambours saluant son passage dans la rue ou l'écho du tonnerre de son fusil tirant sur l'armée du Roi de Ségou; et les exploits de Dourowel Pinowel, Piyowel Piilowel, qui armé d'un roseau défendit tout un cheptel contre des fauves affamés.

La conduite au feu d'Amadou Sambourou Kolando contre une armée touareg dans les plaines de Toya, non loin de Tombouctou, est une entreprise que les chanteurs peuls ne cesseront de rendre par des inflexions modulées de leurs voix accompagnées des notes évocatrices de leurs guitares « hoddu ».

Quel dommage de ne point pouvoir vous faire assister à une scène où les Bambados, musiciens professionnels jouent une pièce relatant les hauts faits d'armes des sept chevaux de Boudiadié. Pour défendre la veuve et l'orphelin, pour réparer les torts des puissants, sept hommes peuls ont pactisé avec la Mort. Toujours habillés de blanc, ils ont tenu en haleine durant des années tous les malfaiteurs qui infestaient le Bourgou Macina, c'est-à-dire cette vaste plaine où serpentent le Niger, le Diaka, le Bani et leurs inombrables bras en un prodigieux réseau de canaux, de rivières et de nappes d'inondation. Boudiadié faisait chanter : « Je ferai frémir sur leurs nattes les puissants qui veulent empêcher les pauvres de récolter le riz sauvage, que Dieu fait pousser dans les prairies étendues à perte de vue dans le Macina. »

Bokari Dian est plus près de nous. Oumarel Sambadondo, dont le colonel Bonnier fit saluer la dépouille par une compagnie de fusiliers marins comme ayant été l'un des plus nobles parmi les plus braves ennemis qu'il ait eu à combattre.

Enfin, il faudrait avoir, comme on dit chez les Peuls, toutes ses oreilles pour goûter la douceur des vers libres que les amoureux peuls composent pour leurs bien-aimés, hommes et bêtes, choses même. On peut dire que le lyrisme dans ce domaine sort nettement de l'ordinaire et tend vers le sublime.

Poésies pastorales

Les chants bucoliques, en peul « nayinkoji », sont une des plus abondantes de la production peule ⁴. Ils se rencontrent partout avec cette originalité qui les caractérise. Les mêmes rimes et les mêmes rythmes font que les modes ont partout beaucoup de richesse et de variété. Je ne

^{4.} A. Hampaté Ba, « La poésie peulh », in « Le monde noir », Présence Africaine, N° spécial 8-9, 1956.

puis résister au désir de vous donner un avant-goût de cette littérature tantôt orgueilleuse et ampoulée, tantôt énigmatique et baroque, tantôt admirable et limpide, comme une prière à Dieu... « La marche indolente des bœufs qui reviennent engraissés de la transhumance, provoque chez les femmes peules un enthousiasme, arrachant à leurs poumons des « you! » d'admiration dignes des héros revenant de la bataille. Quant à moi, leur pasteur, qui les ai menés à l'engrais, cette marche m'inspire un poème...

- « En rit qui voudra. La moquerie ne m'empêchera point de le dire : la plus charmante de mes amoureuses, celle pour laquelle mon cœur ne cesse de battre, c'est, croyez-moi, la vache. Belle dame qui, dans le Bourgou, se pare de fleurs jaune d'or et blanc d'argent de nénuphar...
- « Peut-il se comparer à moi, l'homme qui mène une vie voluptueuse, trainant le jour d'une natte lisse à une autre natte lisse, et s'étourdissant la nuit dans les bras de celles dont les cuisses sont rendues grasses et molles par le lait et le beurre produits par la vache?
- « En chantant, le repos que je ménage dans ma trame est juste fait pour permettre au chœur de régler sa cadence. Mes rejets ne sont pas une maladresse accidentelle. Le beuglement de la vache est assez éloquent pour m'inspirer une pensée heureuse pour terminer ma chanson. »

Contes

Les Peuls en connaissent plusieurs : contes moraux, contes de vieilles femmes intempestives ou bienfaitrices, contes drolatiques, contes fabuleux dont la fantasmagorie rappelle à s'y méprendre les contes des Mille et Une Nuits.

Les contes allégoriques forment un répertoire important.

Les Peuls possèdent en outre des légendes. Nous en avons eu un aperçu plus haut en parlant de l'initiation. Ces légendes nous font connaître quelques demi-dieux et quelques êtres surnaturels du panthéon pastoral.

Satires

Les poètes Waridiasi et Segeji sont les plus piquants des chansonniers peuls. Ce sont des nobles, parfois de bonne couche, qui deviennent par un coup du sort des truands. Leur état de vagabond en fait des troubadours mendiants. Ils se permettent non seulement d'attaquer les vices du temps mais encore de ridiculiser ceux qui leur refusent des cadeaux. Ils n'épargnent personne : marabouts vénérables et chefs puissants. Tout le monde a peur de leur langue et celle-ci n'a peur de rien, pas même de Dieu.

Musique et danse

La musique peule est pauvre en instruments. Ils ont la petite guitare à une corde « mpolaaru », la grande guitare à quatre ou cinq cordes « hoddu », la flûte « sereendu », l'arc monocorde « baylol », qui se joue à l'aide de la bouche, le pipeau « poopiliwal » fait avec un roseau, le tam-tam d'eau « bumbutu », une grande calebasse remplie d'eau sur laquelle on renverse une calebasse plus petite et sur laquelle on bat la mesure avec deux baguettes.

L'instrument de base de la musique chez les Peuls reste la voix humaine et les mains qu'on bat l'une dans l'autre selon le rythme qu'on désire obtenir.

Les Peuls nomades et surtout les femmes ont une voix belle et agréable à entendre.

Les Peuls connaissent deux danses : la danse rituelle et la danse d'agrément.

La danse peut être exécutée seule ou avec chant. Elle peut être alternée ou simultanée.

La langue peule étant elle-même toute une musique, les chants règlent les rythmes mais c'est le danseur qui commande l'exécution et conduit la cadence.

Les gestes sont sobres bien que variés.

Il y a le pas lent et langoureux de la danse dite « narkal », l'allure saccadée, étroite ou large « danku ». Il y a la pirouette « weeya », le bond de la panthère « ndobu », la contorsion du cyclone « duluuru » et celle du mâle qui sollicite sa femelle « kubugol ngora ». Il y a la ruade de la femelle rétive ou froide « pittyal ndewa ». Il y a la grimace du désespoir « nnebal baaydo ». Il y a les cris doux du transport ou le vacarme de la catastrophe.

Si la mimique du pas d'arme du noble chevalier qui donne un coup de sabre ou transperce l'ennemi, qu'il abat mais qu'il n'oublie jamais de relever, est un magnifique exercice de souplesse et d'habileté, la danse du « dimadyo », serf peul, est une danse d'acrobatie digne des bateleurs professionnels modernes.

Les chants des bergers constituent la moisson la plus riche et la plus originale de la culture peule.

Enfin viennent les chants religieux influencés par les maîtres arabes.

La culture peule

Tous ceux qui se sont tant soit peu occupés des Foulbé ont été frappés par certains traits communs à ce peuple :

- leur vivacité intellectuelle remarquable,
- la souplesse extraordinaire de leur parler,
- le courage et l'endurance de leurs mâles,
- la beauté fine de leurs femmes,
- une peur irraisonnée du ridicule, cet état créant chez eux une réserve que beaucoup prennent pour de l'hypocrisie.

La culture peule est purement intellectuelle. Le matériel entrait peu dans les besoins de ce peuple. Il n'y entre pas encore tout à fait malgré la richesse considérable que constitue le cheptel dont il est propriétaire.

La solitude de son existence sauvage le mettait en contact permanent avec la nature, ce qui explique l'acuité des dons d'observation du Peul. Il ne faut pas aller chercher au-delà de la nature ce qui a pu inspirer les Peuls dans la construction de leur savant système initiatique.

On peut dire sans risque d'erreur que la misère matérielle des premiers émigrants fut compensée par une riche moisson de contes didactiques et de poésies, qui s'élaborèrent dans un cadre ésotérique dont le mécanisme ne laissera indifférent aucun intellectuel.

Jadis et quelquefois aujourd'hui encore, une fois que la tribu peule en déplacement campe autour d'un feu qui réchauffe et éclaire hommes et bétail, gros et menu, d'un feu qui éloigne les fauves, « haalobe », « yimoobe », « askinoobe », parleurs, chanteurs et généalogistes se livrent à leurs exercices favoris : composition de poèmes, récitations de contes relatant des aventures parfois dramatiques, le tout avec une intention didactique.

Ils ne sont jamais plus heureux que pendant les longues nuits d'hiver où il fait si bon près du feu et où ils voient les bêtes qui les ont entraînés tout au long du jour à travers broussaille et épineux venir docilement s'étendre tout autour d'eux.

Pendant que les généalogistes récitent les hauts faits des ancêtres, les animaux ruminent doucement comme pour mieux retenir les paroles que l'air véhicule et répand dans l'espace.

Le taureau-roi, c'est-à-dire le plus puissant du troupeau par sa structure et son courage, qui toute la journée emboîte sans relache le pas au pasteur-guide, est encore plus proche de son maître aux heures du repos, comme pour mieux suivre la causerie. N'est-il pas membre de la famille appelée « pulaaku » ? N'a-t-il pas droit à la poésie qu'on compose ? N'y a-t-il pas un air de guitare composé et joué en son honneur ? Bien sûr que oui. Et c'est à l'intention de l'un de ses ancêtres qu'un poète peul a dit :

« Mon bœuf qui marche en tête a beuglé. Il sort brusquement du troupeau et s'arrête, dresse la queue et baisse la tête. Il bondit et frappe la terre de ses autres membres, avance, puis recule, regarde tantôt à droite, tantôt à gauche, et parfois se déplace en marchant de côté.

« On le flatte par le mot « dial » et alors, il troue la terre de ses sabots. »

Enfin pour terminer, je dirai que les caprins, ovins et bovins et leurs maîtres peuls sont presque frères. Mais à bien regarder les choses, ce sont les Peuls qui semblent avoir été créés pour servir le troupeau et non les bêtes pour profiter aux Peuls. G. Vieillard, le regretté et grand ami des Peuls, avait raison quand il disait :

« Les grandes bêtes bossues dominent toute l'histoire des Peuls. Elles les ont menés et ils les ont suivies de pâture en pâture, de mare en mare, entre le pays de la soif où elles ne peuvent s'abreuver et le pays de la mouche où elles meurent. Ce sont elles qui règlent encore ses déplacements saisonniers entre les pluies et la sécheresse. »

This article is Copyright and Distributed under the following license



Attribution-NonCommercial-ShareAlike CC BY-NC-SA

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

View License Deed I View Legal Code

Cet article est protégé par le droit d'auteur et distribué sous la licence suivante



Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions CC BY-NC-SA

Cette licence permet aux autres de remixer, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

Voir le Résumé Explicatif | Voir le Code Juridique

Copyright and Take Down notice

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from here.

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles ici.